

Le Musée du Québec, une véritable maison de la culture

Alice Parizeau

Number 47, Summer 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58308ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parizeau, A. (1967). Le Musée du Québec, une véritable maison de la culture. *Vie des arts*, (47), 34–39.

Le Musée du Québec, une véritable maison de la culture

par Alice Parizeau



1. La façade du Musée.

Pendant longtemps, au Québec, la production artistique se limitait à une certaine forme d'artisanat. Les orfèvres ciselaient de fort belles pièces dont le nombre restait limité en raison du manque de matière première. Parfois, faute de pouvoir se procurer de l'argent, les orfèvres refaisaient la même pièce à deux ou trois reprises, car c'était l'unique moyen pour eux de travailler.

Et la situation des artistes peintres n'était guère meilleure. Ils devaient brûler eux-mêmes les terres pour faire leurs couleurs et, au dos d'une aquarelle de Baillargé, qui date de 1787, comme sur un tableau de Plamondon qui fut terminé en 1840, on peut lire encore les indications concernant le procédé qu'ils ont utilisé pour préparer les couleurs. A

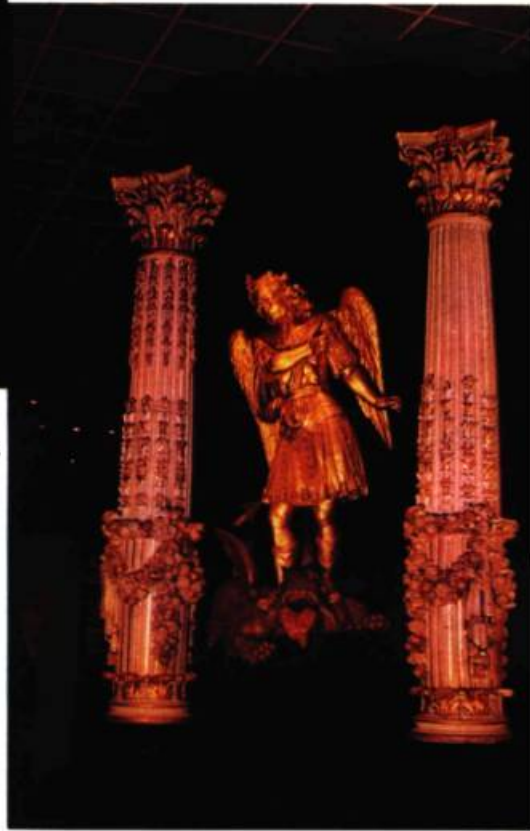
cette époque, on fabriquait depuis cent ans déjà au Québec des orgues, mais on se contentait d'importer de la peinture à l'huile, au lieu de la faire sur place sur une base industrielle. A côté de la musique, les arts plastiques faisaient figure de parents pauvres. Comme, par ailleurs, la censure puritaine imposait aux artistes des règles et des canons, ceux-ci choisissaient surtout des sujets d'inspiration religieuse ou folklorique et les traitaient avec plus de modestie que d'originalité. En dehors de quelques exceptions, les portraitistes et les paysagistes se nourrissaient de lieux-communs et n'osaient pas dépasser le niveau d'imitateurs, n'empêche que leurs tableaux ont une valeur de témoignage, parfois de caractère folklorique, qu'on ne saurait sous-estimer.

Puis, vint le temps de la révolte qui permit aux peintres du Québec de s'affirmer. Plusieurs artistes canadiens-français vont alors étudier à Paris et ramènent au pays un souffle nouveau. Ils ne sont pas assez nombreux, cependant, pour exercer une influence sur les pouvoirs publics. C'est en 1922, seulement, que le gouvernement provincial se décide de fonder le Musée de la Province qui ouvrira ses portes en 1933, soit avec un retard de 90 ans par rapport à la Galerie Nationale du Canada, à Ottawa.

Certains musées canadiens, tel celui de Toronto, reçoivent alors des subventions du gouvernement provincial, de l'université et de la municipalité, ce à quoi s'ajoutent les dons de particuliers soucieux d'enrichir le patrimoine national, mais le Musée du Québec est entièrement financé par la Province.

La bourgeoisie canadienne-française préfère léguer ses biens à la famille ou aux communautés religieuses, l'université Laval maintient avec beaucoup de peine sa propre galerie de peintures et le Musée du Québec ne peut demander l'aide de la ville parce qu'il est une institution d'Etat, par opposition aux musées municipaux, ou privés.

Par ailleurs, sa vocation n'est pas clairement définie. Il est divisé en sections, dont l'une est consacrée à l'histoire naturelle, l'autre aux archives provinciales et dont la troisième, uniquement, expose les peintures proprement dites. Le budget étant limité, il n'est pas question de faire des acquisitions. Le département de l'Instruction publique offre au Musée du Québec sa collection ornithologique et le Parlement lui donne un nombre considérable de tableaux parmi lesquels prédominent les portraits d'anciens ministres et d'hommes d'Etat, ressemblants certes, mais pas toujours de la meilleure facture. Le Musée reçoit, en outre, des paysages, des aquarelles, des gravures anciennes, des meubles, des statues et de petits objets d'art qui font partie actuellement de ses collections permanentes. De nos jours elles comprennent plus de cinq mille œuvres dont un grand nombre a été réuni grâce aux patientes recherches des directeurs qui se sont succédé au cours d'un quart de siècle. Les archives possèdent également des manuscrits d'une valeur inestimable et à la bibliothèque on trouve des ouvrages rares du XVII^e et du XVIII^e siècles, rassemblés de la même manière.



3.

2.

2. Ecole de Saint-Joachim. Maître-autel et sculptures de l'ancien retable de l'Ange-Gardien. Vers 1700. Prêtés au Musée par la Fabrique de l'Ange-Gardien.

3. Antoine Plamondon. Portrait de Madame Francis N. Gingras, 1854.

4. Luichy Martinez. Sculpture. Deuxième Symposium international du Québec dans les jardins du Musée.

4.





7 et 8. Arts traditionnels du Québec, nouvel aménagement.

A l'origine, il était difficile d'en tirer parti, de continuer des travaux et d'attirer au Musée un public, tant à cause de problèmes d'ordre financier qu'en raison de l'absence d'un personnel qualifié et entraîné. Le premier directeur du musée provincial, C. J. Simard, sous-secrétaire de la province, n'avait pas de connaissances particulières dans le domaine des arts. Son successeur, par contre, Pierre-Georges Roy, a su laisser sa marque.

Docteur ès lettres et docteur en droit, Roy était surtout connu comme historien et comme archiviste. Pendant dix ans, il accumulera une remarquable collection de pièces judiciaires et notariales, publiera plusieurs ouvrages historiques et accomplira de nombreux travaux. En 1942, c'est Paul Rainville qui prend sa succession. Il est agent

d'assurances de par sa profession et il parvient à établir des contacts avec des marchands de tableaux. Il va demeurer directeur jusqu'en 1952. Ensuite, Antoine Roy le remplacera pendant un an, et le sort du Musée Provincial sera confié à Gérard Morisset, notaire, écrivain, historien et ancien directeur de l'enseignement du dessin dans la province de Québec.

Gérard Morisset engage un pari contre le temps. Il compile sur fiches quelque trois mille noms de peintres et d'artisans québécois et il reconstitue, à partir de documents inédits, des biographies d'artistes canadiens dont on ne savait que fort peu de choses. Afin de découvrir des tableaux des peintres québécois, oubliés ou ignorés du public, il fait appel à la collaboration des particuliers, il parcourt la province, le Canada et les États-Unis, et il engage une volumineuse correspondance avec des musées européens. C'est ainsi qu'il trouve, entre autres, l'auto-portrait de Francis Mat, un Québécois de talent

mort très jeune de tuberculose et totalement inconnu dans son pays, ainsi que bien d'autres œuvres dont on ne soupçonnait même pas l'existence.

Pendant plus de douze ans, Gérard Morisset s'efforcera en somme de faire l'inventaire complet des peintres du Québec, depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours. Il s'agit pour lui de sortir de l'ombre la production artistique qui s'échelonne sur quelque deux cents ans, de restaurer tous ces tableaux qui, en raison des moyens que les artistes québécois ont été obligés d'employer, sont particulièrement fragiles et de sauver le patrimoine national. En 1958 et en 1959, il peut enfin organiser une exposition de peintures et de sculptures québécoises qui sera présentée à Vancouver, à Winnipeg et à Paris et qui obtiendra partout un succès notable auprès du public. Ensuite, en 1965, Gérard Morisset décide de se consacrer totalement à ses travaux de recherche et à la publication du dictionnaire des artistes québécois et



Guy Viau est nommé conservateur du Musée du Québec.

Le nouveau directeur n'est pas un historien. Il a vécu personnellement l'aventure artistique. En 1942, il exposait ses tableaux avec le groupe des Sagittaires; en 1950, il gagnait un prix au concours de la Province et, peu après, il commençait à enseigner à l'Institut des Arts appliqués, ainsi qu'à l'université McGill et à collaborer à plusieurs publications, comme critique. Il a publié, entre autres, le livre intitulé *La peinture moderne au Canada français*, où il présente une rétrospective de la peinture québécoise. Ce qui caractérise cet ouvrage, c'est un remarquable sens de synthèse, une sorte de recul par rapport aux opinions trop élogieuses et trop tranchées, une tentative aussi de faire aimer ces artistes québécois souvent mieux appréciés à l'étranger que dans leur propre pays.

Et en tant que directeur du musée, Guy Viau semble vouloir poursuivre les mêmes objectifs.

— Contrairement aux idées préconçues et périmées, dit-il, les peintres de notre époque ne sont plus des bohèmes dans l'ancien sens de ce terme. Ceux qui deviennent célèbres, tel Riopelle, par exemple, sont obligés même de créer de véritables entreprises dont le réseau s'étend à travers les galeries et les musées de divers pays du monde. Il est important pour eux d'avoir l'appui du Musée du Québec, mais il est fondamental pour le Musée de créer des conditions favorables pour la diffusion de leurs œuvres. C'est là son principal rôle. Le Musée Provincial, le musée d'Etat, doit surtout mettre en évidence la peinture du Québec et la peinture canadienne. Il doit se charger de la restauration des tableaux anciens et il doit faire constamment des acquisitions nouvelles.

Comme Gérard Morisset, Guy Viau estime qu'il faut sauver à tout prix le patrimoine national. A cet effet, il a décidé d'organiser un atelier de restauration des tableaux qui offrira ses

services aux collectionneurs privés souvent incapables de faire exécuter des travaux de ce genre. Un atelier semblable existe au Louvre, à Paris, et on lui doit la préservation de plusieurs tableaux, menacés de disparition et ayant une grande valeur.

En ce qui concerne les achats de peintures modernes, Guy Viau admet que le Musée Provincial ne peut disposer de fonds suffisants pour devenir le principal acquéreur des œuvres québécoises. Par contre, comme c'est également le cas du Musée d'Art contemporain de Montréal, il se doit de collaborer avec le ministère des Affaires culturelles afin d'avoir une politique d'achats planifiée en fonction de la situation du marché, mais réserver une certaine place aux subventions additionnelles destinées à l'acquisition d'une œuvre en particulier qu'on doit se procurer à un moment donné, au risque de voir son prix monter très vite.

Le fait de se préoccuper surtout des œuvres québécoises ne signifie pas, cependant, que le Musée doive jouer, sur le plan international, un rôle marginal. Au contraire, actuellement le Québec a la cote d'amour en tant qu'unique centre de culture française en Amérique du Nord. Grâce à divers accords, on a pu établir des contacts avec la France; Guy Viau a déjà fait plusieurs rencontres avec les conservateurs des musées européens et américains désireux de prêter leurs collections.

Selon Guy Viau, le Musée du Québec est un musée excentrique de par la situation géographique de la ville; cependant, s'il a une activité soutenue, il peut attirer tout autant de visiteurs que les musées des grands centres urbains. Plus encore, les capitales disposent généralement d'un nombre plus élevé d'activités artistiques, tandis qu'à Québec le Musée représente un pôle d'attraction. Déjà les Américains viennent voir les expositions, puis profitent de l'occasion pour faire du tourisme proprement dit, et les relevés statistiques démontrent que le Musée du Québec a reçu dans certains cas plus de visiteurs que celui de la métropole. En somme, il est évident qu'il n'a pas la vocation locale ou régionale, comme certains seraient portés à le croire de prime abord, et qu'il peut devenir un des musées importants de ce côté de l'Atlantique.

Pour mieux justifier ses opinions, Guy Viau cite le cas de la récente exposition des bijoux de Braque qui a attiré 72 000 visiteurs, soit le nombre le plus élevé, puisque à San Francisco la même exposition n'a reçu que 45 000 personnes et au Louvre, à Paris, 35 000. La même chose s'était produite lors de la présentation du Trésor de Toutankhamon, puisque le Musée du Québec a eu le record mondial d'assistance avec 104 000 visiteurs. Par ailleurs, l'année dernière, la fréquentation s'établissait autour de 334 000 personnes, soit un nombre supérieur à celui de la population totale de la ville, ce qui est rare, tandis que le musée montréalais ne recevait, au cours de la même période, que 200 000 personnes.

Ce qui permet, de l'avis de Guy Viau, d'accroître le rayonnement du Musée, c'est l'atmosphère qu'on parvient à y créer. Pour lui, un musée ce n'est pas seulement l'endroit où on vient de temps en temps, mais un centre de culture où tous les arts sont représentés dans la mesure du possible et où on peut satisfaire des goûts et des options divers. Idéalement, un conservateur devrait pouvoir y accueillir personnellement chaque visiteur et l'introduire dans la familiarité des œuvres; malheureusement, cela n'est pas possible et on doit s'efforcer surtout de multiplier les activités et d'améliorer le cadre.

Au début de son existence, le Musée du Québec était un musée d'histoire naturelle, d'œuvres d'art et d'archives; depuis 1962, cela a changé. Les collections d'histoire naturelle ont été transférées au Centre audio-visuel et à l'université Laval. A la bibliothèque, les volumes d'histoire représentent 40 p.c. des ouvrages disponibles mais, à

l'avenir, elle deviendra de plus en plus spécialisée, dans les domaines concernant la peinture, l'architecture, la musique et la danse. Elle sera installée alors au rez-de-chaussée, là où se trouvent actuellement les archives, et elle sera ouverte à tout le monde. Afin d'attirer les lecteurs et de les forcer, en quelque sorte, à s'intéresser aux expositions en cours, un auditorium et une salle d'expositions temporaires seront attenants à la bibliothèque.

D'une manière générale, on s'appliquera également à mieux exploiter l'espace disponible. L'immeuble a été conçu à une époque où le terme "fonctionnel" n'était pas inventé; les escaliers monumentaux, richement décorés, et les rotondes y ont beaucoup d'importance. Les rotondes seront utilisées comme salles additionnelles d'exposition et une des loges de l'escalier deviendra une galerie à trois niveaux où on présentera plus de mille estampes canadiennes du XVIIIe siècle. La galerie de l'annexe sera transformée, elle aussi. C'est là qu'on exposera la collection de 1 100 pièces d'orfèvrerie canadienne que le Musée a pu réunir grâce aux recherches de M. Gérard Morisset.

Par ailleurs, on s'efforce de mettre en pratique cette politique d'interdépendance des arts qu'une maison de culture se doit de promouvoir. Le Musée commande son propre orchestre, "Les Concerts Couperin", et on y donne régulièrement des concerts de musique de chambre. On multiplie également les conférences et les rencontres et, dans une petite salle, on projette en permanence, deux fois par jour, un film sur la peinture dont le sujet coïncide avec l'exposition en cours. C'est ainsi que, lors de la rétrospective des œuvres de Lyman, on présentait le film que



8.



7.

7. Nouvel aménagement de la Salle James W. Morrice.

8. Vue de la nouvelle Galerie d'orfèvrerie François Rauvozyé.



l'O.N.F. a fait sur ce peintre, et il est entendu qu'on procédera toujours de la même manière quand cela sera possible.

Afin d'atteindre un public aussi large que possible, le Musée du Québec publie aussi, depuis quelques mois, un bulletin semestriel et les catalogues de ses expositions sont présentés d'une façon plus attrayante que ceux de certains autres centres du même ordre. Il convient de rappeler, cependant, que selon les prévisions, le Musée recevra en 1967 de 500 000 à 2 000 000 de visiteurs qui viendront à Québec à

cause de l'Expo 67 et que, selon Guy Viau, il ne s'agit pas uniquement d'accroître la fréquentation actuelle, mais plutôt de rendre la création artistique familière à tous.

C'est dans cette optique qu'on doit faire le choix entre les moyens didactiques, plus ou moins rébarbatifs, et les autres. Il n'est pas question, par exemple, d'enseigner la peinture, ce n'est pas le rôle du Musée du Québec, mais de l'université et de l'École des Beaux-Arts, mais il est fondamental de la faire aimer à un milieu de plus en plus large...

Et l'été dernier le Musée a fait peu

neuve. On expose des sculptures dans le jardin, on projette de construire un restaurant observatoire sur le toit, d'où l'on voit un des plus beaux panoramas du monde, et on y a fait quelques autres améliorations.

Le musée du Québec, à l'origine un édifice sans âme où on conservait des collections et des archives, devient une véritable maison de la culture où il ne s'agit pas seulement de faire survivre le passé, mais de faire vivre l'œuvre des artistes québécois et canadiens, ainsi que de tous ceux qui acceptent d'y exposer leurs tableaux.